

**DAVID
LODGE**

RÉUSSIR, PLUS OU MOINS

Traduit de l'anglais par Damien Aubel



Rivages

Après *Né au bon moment* et *La Chance de l'écrivain*, David Lodge achève sa trilogie autobiographique sur les années 1992-2020, à l'heure où le succès n'est plus un horizon à atteindre mais un territoire à revisiter.

Avec un rare souci d'honnêteté et une attachante modestie, toujours sur le fil entre vie intime et professionnelle, l'écrivain octogénaire aux multiples talents dissèque ses joies et ses déboires artistiques, et pose un regard mordant sur le monde littéraire qu'il a si bien connu.

Réflexion passionnante sur la puissance créatrice face au temps qui passe, ce testament nous offre un dernier délicieux compagnonnage avec un géant des lettres anglaises.

*Né en 1935, David Lodge est l'un des écrivains anglais les plus populaires. Il est l'auteur d'une œuvre impressionnante – romans, nouvelles, essais littéraires, pièces de théâtre – qui a marqué les lecteurs français par millions, notamment *Thérapie*, *L'Auteur ! L'Auteur !* ou *La Vie en sourdine*, tous publiés aux éditions Rivages.*

Né en 1935 dans le sud de Londres, **David Lodge** a écrit une vingtaine de romans ainsi que des pièces de théâtre, tous traduits chez Rivages, mais il a également signé quelques scénarios et adaptations pour la télévision. Au-delà de son intérêt d'universitaire pour l'art d'écrire et pour ses plus illustres représentants britanniques, tels qu'Henry James, son œuvre est marquée par un humour et un sens de la dérision parfaitement « british », mais aussi par ses questionnements sur la foi catholique et une analyse acérée et parfois féroce des rapports entre les hommes et les femmes. Il excelle dans la satire de ses contemporains, notamment du milieu universitaire, prenant parfois ses modèles parmi les innombrables personnalités qu'il a croisées au fil de sa vie – en dépit du protocole, il a même serré la main de la reine, comme il le confie ici.

Ses mémoires en trois tomes s'achèvent ainsi avec *Réussir, plus ou moins*, précédé de *Né au bon moment* et de *La Chance de l'écrivain*.

Du même auteur
aux Éditions Rivages

- Jeu de société*, 1989
Poche n° 44
- Changement de décor*, 1990
Poche n° 54
- Un tout petit monde*, 1991
Poche n° 69
- La Chute du British Museum*, 1991
Poche n° 93
- Nouvelles du paradis*, 1992
Poche n° 125
- Jeux de maux*, 1993
Poche n° 154
- Hors de l'abri*, 1994
Poche n° 189
- L'homme qui ne voulait plus se lever*, 1997
Poche n° 212
(Nouvelle éditions augmentée, 2019)
- Thérapie*, 1996
Poche n° 240
- L'Art de la fiction*, 1996
Poche n° 630
- Les Quatre Vérités*, 2000
Poche n° 362
- Pensées secrètes*, 2002
Poche n° 448
- À la réflexion*, 2004
Poche n° 766
- L'Auteur ! L'auteur !*, 2005
Poche n° 448
- La Vérité toute nue*, 2007
- L'Atelier d'écriture*, 2008
- La Vie en sourdine*, 2008
Poche n° 675
- Un homme de tempérament*, 2012
Poche n° 780
- Des vies à écrire*, 2014
- Né au bon moment*, 2016
Poche n° 889
- La Chance de l'écrivain*, 2019
Poche n° 955

David Lodge

**Réussir,
plus ou moins**

1992-2020

Traduit de l'anglais
par Damien Aubel

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Myriam Anderson et Delphine Valentin

Titre original : *Varying Degrees of Success, 1992-2020*
Harvill Secker, 2021

Couverture : © Jean-François Martin.

© David Lodge, 2021

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2023
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-6129-8

*À Mary, une fois de plus,
pour son aide et ses encouragements.*

Avant-propos

Les mots « réussite » et « réussir », généralement mesurés à l'aune des ventes, de l'audimat, des recensions, des prix et des récompenses littéraires, sont assez fréquents dans les pages de mes mémoires, et c'est assurément le cas dans ce volume. J'ai conscience qu'on trouvera peut-être que je me vante et que j'obéis à des considérations intéressées, mais c'est la seule façon honnête, pour un écrivain professionnel, de décrire ses motivations lorsqu'il se livre à l'introspection. Il est rare qu'on écrive un roman ou une pièce exclusivement pour son propre plaisir. Un roman a besoin d'un lecteur, qu'il invite à réagir. L'auteur écrit dans l'intention de capter et de retenir l'attention – en suscitant l'émotion, le rire, la réflexion. Il en va de même pour les pièces de théâtre, avec cette différence importante que les spectateurs sont physiquement présents pour manifester leur plaisir ou leur absence de plaisir.

Écrire en vue d'être publié ou joué sous quelque forme que ce soit est un acte gratuit – un choix, pas une obligation – et seul un certain degré de réussite paraîtra justifier l'effort fourni. D'où la tension et l'anxiété qui perturbent souvent l'auteur ou l'autrice lorsque la date de la publication

ou de la première se rapproche, et qu'il ou elle attend les premières critiques. La fiction en prose et le théâtre sont des domaines concurrentiels, et la première l'est devenue encore plus en raison de la prolifération des prix, tels le Booker et ses nombreux imitateurs qui, avec la coopération pressée des médias, ont clairement montré la concurrence qui règne entre les écrivains. La loterie des prix financés par des sponsors ou des institutions à des fins publicitaires touche également la poésie, l'écriture de pièces de théâtre ou de scénarios. Autant d'indications sur la façon dont une œuvre est reçue auxquelles les auteurs ne peuvent rester indifférents, quoiqu'ils s'expriment ou écrivent rarement de façon ouverte sur le sujet.

Puisque mon intention en rédigeant mes mémoires était de rendre compte franchement et exhaustivement d'une vie d'écrivain, j'ai raconté mon expérience et les succès ou les déconvenues de ma carrière professionnelle en me référant explicitement aux critiques positives ou négatives, aux chiffres des ventes, à la réception à l'étranger, à la disponibilité des livres chez l'éditeur, ainsi qu'à d'autres indicateurs objectifs comparables, avec la conviction qu'on trouvera ces informations intéressantes. Le fait que le mot « honnête » revienne assez régulièrement dans les lettres des lecteurs qui m'expriment leur gratitude me conforte dans ma démarche.

Le « succès » et l'« échec » sont l'un et l'autre des concepts imprécis, que chacun, avec ses préférences et ses préjugés personnels, appliquera de façon individuelle dans le domaine de l'art. On peut avoir plus ou moins de succès, comme le titre que j'ai donné à ces mémoires l'indique, et ce de bien des façons, mais le livre ne se

limite pas à cela. Il parle aussi de ma vie personnelle, de ma famille, de mes amis, de mes collègues et de mes collaborateurs, et des voyages à l'étranger que j'ai eu la chance de me voir proposer en tant qu'écrivain. Avec ses deux prédécesseurs¹, c'est l'équivalent d'une autobiographie passablement complète.

D.L., janvier 2021

1. *Né au bon moment*, traduction Maurice Couturier, Rivages, 2016, et *La Chance de l'écrivain*, traduction Maurice et Yvonne Couturier, Rivages, 2019. (Toutes les notes sont du traducteur, sauf mention contraire.)

1

Les deux volumes précédents de mes mémoires diffèrent par l'étendue et par l'échelle. Le premier, *Né au bon moment*¹, couvre la période de ma vie qui va de ma naissance en 1935 jusqu'à l'âge de quarante ans. Il raconte comment je suis devenu écrivain – essentiellement romancier et auteur de textes de critique littéraire – et commence par les expériences et les influences initiales qui ont nourri mon œuvre. Il se termine sur la parution du premier de mes romans à avoir vraiment eu du succès, *Changement de décor*, en 1975. Le deuxième volume, *La Chance de l'écrivain*, publié en 2018, suit ma vie de façon beaucoup plus détaillée sur une période plus courte, de 1976 à 1991, période particulièrement féconde et prospère pour la fiction littéraire en Grande-Bretagne et pour moi personnellement. En 1986, j'ai pris ma retraite anticipée après une carrière universitaire que j'avais conjuguée avec l'écriture, et je suis devenu auteur indépendant à plein temps. J'ai continué à écrire et à publier de la critique littéraire, mais elle s'adressait autant à un public étranger au monde

1. Ce livre sera désormais cité sous la forme *NABM*. (*Note de l'auteur.*)

universitaire qu'à celui-ci. Il s'agit principalement de recueils d'études et de recensions ainsi que d'un livre intitulé *L'Art de la fiction*¹, publié en 1991, à partir d'une série d'articles hebdomadaires écrits pour le journal *The Independent on Sunday*.

J'ai toujours saisi les occasions de m'essayer à divers genres et de varier les moyens d'expression. Il me semble qu'en cela j'imite un trait de la personnalité de mon père, qui passait d'un domaine à l'autre et qui fut musicien, chanteur et acteur. J'étais aussi encouragé par l'exemple de Malcolm Bradbury, mon ami et collègue à l'université de Birmingham dans les années soixante. Il écrivait déjà des textes humoristiques pour *Punch* et des comédies pour la radio, ainsi que de la fiction et de la critique littéraire, avant que je ne le rencontre. J'ai raconté dans *NABM* comment, en 1963, Malcolm a persuadé le directeur artistique du Birmingham Rep² de commander et de monter une revue satirique que nous avons coécrite avec un étudiant doué, Jim Duckett. C'était la première fois que je travaillais avec des acteurs professionnels qui disaient mes répliques, en répétition et devant le public, et j'ai trouvé l'expérience fascinante. J'étais ainsi prêt à me lancer dans une pièce entière le jour où une idée pertinente se présenterait – et ce fut le cas en 1985. Après de nombreuses versions et plusieurs tentatives pour la monter, la première de cette pièce intitulée *L'Atelier d'écriture*³ eut lieu au Birmingham Rep en

1. Traduction Michel Fuchs, Rivages, 1996.

2. C'est-à-dire le Birmingham Repertory Theatre.

3. Traduction Marc Amfreville, Armand Éloi et Béatrice Hammer, Rivages, 2008.

mai 1990, et elle a connu par la suite une vie longue et variée.

Entre les années soixante et les années quatre-vingt-dix, le théâtre sous sa forme télévisée a connu un développement rapide, et Malcolm m'a une fois de plus devancé en écrivant une pièce pour le petit écran, en collaboration avec Christopher Bigsby. Elle s'intitulait *The After Dinner Game* et fut produite aux studios de Pebble Mill de la BBC à Birmingham, en 1975, alors qu'il était déjà parti pour l'université d'East Anglia et qu'il vivait à Norwich. À Norwich, il est devenu un scénariste prolifique pour la télévision, tant avec des créations originales que des adaptations. J'ai fait plusieurs tentatives pour l'imiter, et y suis parvenu avec l'adaptation de mon propre roman, *Jeu de société*, pour la BBC en 1989. La veine dramatique de ma carrière d'écrivain s'est prolongée dans la période couverte par le présent volume sous la forme de deux autres pièces pour la scène, *La Vérité toute nue* et *Pensées secrètes*, ainsi que de plusieurs commandes de scénarios pour des fictions dramatiques à la télévision et des longs métrages. Tous ces scénarios étaient des adaptations de romans, parfois de mes propres livres. La plupart ont connu plusieurs versions mais n'ont pas été produits, à l'exception de mon adaptation de *Martin Chuzzlewit* de Charles Dickens pour la BBC, diffusée en 1994.

Ce genre de travail était toujours intéressant, même dans les moments de frustration, mais le roman a gardé la forme à laquelle j'étais le plus attaché. En tant que romancier, vous êtes le propriétaire moral de l'œuvre, et vous exercez sur elle un contrôle total. La dimension collaborative du théâtre, des longs métrages et des fictions

dramatiques pour la télévision est stimulante, et néanmoins il faut parfois suivre les conseils d'autrui sans être vraiment convaincu : tel est le prix à payer pour mener le projet à son terme. Bien sûr, il peut arriver qu'un éditeur refuse votre nouveau roman lorsque vous le lui soumettez, ou exige des révisions que vous ne pouvez accepter (ce qui m'est arrivé au début de ma carrière avec *Changement de décor*, ainsi que je l'ai raconté dans *NABM*). Cela dit, si vous entretenez de bons rapports avec votre éditeur et le directeur de la maison, comme ce fut mon cas chez Secker & Warburg, il y a peu de risques d'en arriver là.

Ces bons rapports sont fondés sur un certain degré de cohérence et de continuité dans la production des romanciers. Pour cette raison, la plupart redoutent de se trouver un jour à court d'inspiration et aiment bien, tout en préparant leur nouveau roman pour l'impression, avoir une idée provisoire pour le suivant. Le 21 septembre 1991, le mois de la parution de *Nouvelles du paradis*, j'ai entamé un cahier à feuilles détachables, qui ont fini par remplir presque tout un classeur à anneaux de format standard A4. Voici ce que j'ai écrit à la première entrée :

Vague idée en train de naître pour roman n° 10. Sur un homme qui vit à Rummidge mais a des raisons de se rendre fréquemment à Londres, et loue ou achète un appartement près de Leicester Square. Au cœur du roman : le contraste entre les deux villes. Titre possible : *Intercités*.

Tout lecteur de *La Chance de l'écrivain* aura identifié la source de cette idée dans l'achat en 1991 d'un petit appartement près de Leicester Square, pour en faire mon

piéd à terre^{*1}. Toutefois, le contraste entre Londres et Birmingham est devenu un thème mineur dans le roman sorti de ce germe, et bien qu'il contienne quelques observations satiriques sur les défaillances et les désagréments du service ferroviaire entre ces deux villes dans les dernières années d'existence du British Rail, il ne s'est pas appelé *Intercités*, mais *Thérapie*.

Dans la seconde moitié de l'année 1991, je suivais une physiothérapie pour une douleur occasionnelle, mais insupportable, au genou droit. J'ai fini par me ranger à l'avis d'un spécialiste qui estimait nécessaire une opération, appelée arthroscopie, afin de nettoyer l'articulation. Je voyais aussi depuis un certain temps un psychologue pour traiter mes accès d'anxiété et de dépression et, plus récemment, j'avais commencé à consulter un psychologue clinicien qui pratiquait la thérapie cognitivo-comportementale, une forme de traitement alors relativement nouvelle. Je suis aussi devenu le patient d'un collègue de l'université de Birmingham qui avait pris sa retraite et quitté la vie universitaire pour entamer une carrière d'acupuncteur. J'étais toujours plus calme après ces séances et, bien que leurs effets n'aient pas été durables, j'avais l'impression de faire quelque chose de positif et non de rester inactif. La popularité croissante de toutes sortes de thérapies, de l'aromathérapie à la réflexologie, était un trait distinctif de la dernière décennie du xx^e siècle. Les années soixante étaient dominées par la Politique, les années soixante-dix par le Sexe, les années quatre-vingt par l'Argent, et les années quatre-vingt-dix par la Thérapie. Il me semblait

1. Les italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

tenir un sujet de roman dans l'air du temps et avoir l'expérience personnelle requise. Il y a une entrée importante dans mon cahier, un peu après les premières notes :

J'ai eu une nouvelle idée pour ce roman (...), pour le rendre plus personnel et autobiographique, en explorant, sur le mode comique autant que possible, cette névrose personnelle avec laquelle je me débats maintenant depuis des années, et que je n'ai jamais vraiment abordée dans la fiction, je veux dire ma tendance à tomber dans des états dépressifs et anxieux, en particulier lorsqu'il s'agit de décisions : soit je suis incapable de choisir, soit je regrette ma décision une fois qu'elle est irrévocable – pour découvrir avec étonnement que je change à nouveau d'avis lorsque je suis face au résultat.

Graduellement, avec des hésitations, j'ai développé des éléments du roman dans mon cahier. Pendant quelque temps, j'ai fait référence au personnage principal en l'appelant « Z », mais j'ai fini par lui donner un nom, Lawrence (« Tubby¹ ») Passmore, et un métier : scénariste d'une sitcom très populaire, ce qui l'obligerait à des déplacements fréquents entre Rummidge (la version fictionnelle de Birmingham dans mes romans précédents) et Londres. Il occuperait une maison confortable, dans la grande banlieue verte de Rummidge, avec une femme séduisante, sexy, appelée Sally et qui serait absorbée par sa propre carrière dans l'enseignement supérieur. Il aurait une relation platonique avec une directrice de casting appelée Amy à Londres. Mais, à cette étape, je n'avais pas la moindre idée de ce qui lui arriverait, à lui ou aux autres personnages.

1. « Bouboule » comme le traduit Suzanne V. Mayoux (*Thérapie*, Rivages, 1996).

À l'époque, j'hésitais à acquérir une nouvelle voiture. La Mazda 626, avec ses lignes élégantes, épurées, me tentait, mais je ruminais et faisais traîner, estimant qu'il était antipatriotique d'acheter une voiture japonaise et risqué de dépendre d'un petit concessionnaire britannique. J'ai fini par acheter la Mazda, et j'en ai été enchanté. Mais ce n'était pas seulement le fait de prendre des décisions qui me causait de l'inquiétude. J'avais l'impression de ne pas apprécier la vie comme j'aurais dû, étant donné mon aisance financière et ma réussite professionnelle. Mon problème au genou en particulier me démoralisait, et j'attendais avec impatience et beaucoup d'espoir la solution chirurgicale. J'avais entendu parler de jeunes joueurs de tennis qui retrouvaient les courts quelques semaines après l'opération, mais ce ne fut pas l'issue dans mon cas. J'ai été obligé de rester chez moi pendant quelque temps, en allongeant ma jambe enflée sur un pouf, après quoi j'ai dû me déplacer à l'aide d'une canne pendant deux ou trois mois. En effectuant religieusement les exercices de physiothérapie qui m'avaient été prescrits, j'ai graduellement recouvré de la mobilité et pu peu à peu reprendre le fil de ma vie professionnelle.

La perspective d'une production londonienne de *L'Atelier d'écriture* ne se dessinait toujours pas, mais le Manchester Library Theatre, le deuxième théâtre de la ville par ordre d'importance, l'a monté en mars, et je suis allé assister à quelques répétitions ainsi qu'à plusieurs représentations. Le directeur du théâtre et metteur en scène de ma pièce était Chris Honer, un homme au caractère posé, qui n'élevait jamais la voix. Il s'était intéressé à ma pièce parce

qu'il aimait mes romans, et le courant est bien passé. Le budget du théâtre impliquait une distribution moins confirmée et moins renommée que celle du Rep, mais ils ont été à la hauteur, et j'ai trouvé l'acteur qui jouait Leo souvent meilleur que Lou Hirsch dans le rôle. Le principal problème était que l'actrice qui jouait Maude manquait de confiance en elle – alors que le personnage en avait justement à revendre. Voici ce que j'ai écrit dans mon journal : « Il faut croire que, pour cette pièce, je suis devenu un spectateur extrêmement critique. Je suis comme un chef d'orchestre qui connaît sur le bout des doigts la partition et guette la moindre faute ou la moindre hésitation dans l'exécution. » Peut-être, me suis-je demandé, mon intérêt pour *L'Atelier d'écriture* avait-il fini par s'épuiser. Mais il s'est rallumé lorsque j'ai appris qu'un producteur américain, nommé Jack Temchin, qui avait vu la pièce à l'American Repertory Theatre à Cambridge, dans le Massachusetts, était en train de négocier une option pour la monter à New York, dans l'Off-Broadway¹.

En avril 1992, je suis parti faire la promotion de *Nouvelles du paradis* aux États-Unis. À Los Angeles, la première des cinq villes de la tournée, j'ai rencontré Michael Bloom, le metteur en scène choisi par Jack Temchin pour son projet, et à New York, la dernière étape, j'ai rencontré Jack lui-même. C'était un Juif américain d'origine polonaise, mince et de petite taille, à l'esprit fin, vif et ironique, et on s'est tout de suite bien entendus. Ce soir-là, Jack m'a

1. On désigne ainsi, à New York, les salles situées en dehors de Broadway, épicentre du théâtre commercial.

accompagné chez Books & Company, une librairie de Madison Avenue, où je faisais une lecture – événement plus tard commémoré de manière amusante par une petite annonce personnelle dans les dernières pages de la *New York Review of Books* :

Books & Co 13/4 – vous avez dit à David Lodge que l’histoire d’amour de Paradise News vous touchait. Plus tard, on s’est croisés dans les escaliers (je suis mince, brune, SWF¹). J’aimerais discuter avec vous. Très peu de chances pour que vous voyiez cette annonce, aussi j’invite d’autres lecteurs enthousiastes de Lodge à répondre.

J’espérais qu’ils l’avaient fait, et qu’ils avaient même créé un club de lecture consacré à mes romans.

Des nouvelles du projet de Jack Temchin me sont parvenues par intermittence pendant le reste de l’année, mais aussi après 1992, à mesure qu’étaient adoptées, puis annulées, avec une régularité monotone, diverses suggestions de casting et de théâtres régionaux pour le lancement de la pièce en amont de la première à New York. Heureusement, j’ai reçu une proposition intrigante, une promesse tentante de changement de décor, qui m’arracherait à l’ennui de l’attentisme. J’ai eu un jour un appel de David Wilcock, producteur et réalisateur de programmes religieux télévisés pour la BBC. Il m’a annoncé qu’ils allaient tourner trois documentaires d’une heure sur le thème des pèlerinages historiques, écrits et présentés par des écrivains connus, et que le premier serait sur Saint-Jacques-de-Compostelle, en Galice, au nord-ouest de l’Espagne. Il voulait que je

1. Pour « Single White Female » : femme célibataire blanche.

me charge du scénario et de la présentation. Le fait que j'aie écrit sur les catholiques romains et que j'en sois un moi-même avait influé sur son choix. On commencerait fin juin et on suivrait en voiture l'un des itinéraires traditionnels, du Puy-en-Velay au sud-est de la France jusqu'au sanctuaire de saint Jacques l'Apôtre à Saint-Jacques-de-Compostelle, 1 500 km plus loin à l'ouest, tout en nous arrêtant de temps en temps pour tourner des scènes dans des sites dignes d'intérêt. On finirait par la fête de Saint-Jacques-de-Compostelle la dernière semaine de juillet. J'ai accepté l'invitation sans hésiter parce que le concept de pèlerinage et sa sécularisation dans le tourisme moderne m'intéressaient, et que j'avais déjà un peu joué avec ce thème dans *Nouvelles du paradis* ; et aussi parce que c'était la promesse d'espèces de vacances studieuses, exactement ce qu'il me fallait pour me remonter le moral après les déprimants mois d'hiver.

L'équipe comprenait David, un cameraman, un preneur de son, leurs assistants respectifs et moi-même. Le cameraman était Bill Megalos, un Californien plein d'énergie qui s'était spécialisé dans les films documentaires et y excellait. Il avait pris son VTT et, où qu'on se trouve, la journée de travail finie, il partait faire un tour à vélo dans les environs. Nous avions trois voitures, dont l'une était surtout destinée à mon usage exclusif. C'était un cabriolet Renault flambant neuf, rouge foncé, sièges en cuir couleur crème, qui a suscité bien des coups d'œil admiratifs et jaloux au cours de notre voyage. C'était la première fois que j'étais au volant d'une décapotable ouverte et, comme le temps s'y prêtait idéalement, l'expérience m'a énormément plu. Comme dans tous les documentaires de ce genre,

le film me faisait passer pour un pèlerin solitaire, mais nous n'allions pas dissimuler le fait que j'accomplissais le pèlerinage sans me fatiguer – au contraire, nous l'avons souligné et c'est devenu une espèce de plaisanterie récurrente. La partie française du trajet consistait en des plans où on me voyait rouler sur des routes de campagne, sur fond de paysages spectaculaires et de vues pittoresques. Les pèlerins médiévaux recevaient une indulgence plénière (c'est-à-dire le pardon divin pour tous les péchés commis jusque-là) en arrivant à Saint-Jacques. Les pèlerins modernes pouvaient recevoir un certificat, appelé une *compostela*, à leur arrivée, s'ils possédaient une espèce de passeport portant les tampons de divers lieux situés sur le *Camino*, prouvant ainsi qu'ils avaient fait à pied au moins une partie du trajet. Le film s'achèverait sur l'échec de ma tentative pour obtenir une *compostela* auprès d'un prêtre soupçonneux.

Le pèlerinage jouissait d'une immense popularité au Moyen Âge, et ils étaient littéralement des millions, comme la femme originaire de Bath dans le prologue des *Contes de Canterbury* de Chaucer, à l'entreprendre à cheval ou à pied. À partir du xvi^e siècle, il est tombé graduellement en désuétude, mais il a regagné en popularité à l'époque moderne grâce à l'alliance de l'Église catholique et de l'industrie touristique espagnole, et est devenu florissant. En fait, comme c'est souvent le cas avec le tourisme « patrimonial », il est devenu trop fréquenté ces derniers temps à certains égards pour être apprécié sans inconfort, et nous avons eu de la chance de tourner notre film quand nous l'avons fait. L'expérience du pèlerinage, avec tout ce qu'il implique, ne commence vraiment qu'à partir de la

petite ville de Saint-Jean-Pied-de-Port, en Gascogne, où les chemins traditionnels français convergent au pied d'un col des Pyrénées, après quoi il n'y a plus qu'un seul itinéraire – le *Camino*. Nous avons passé quelques jours à Saint-Jean-Pied-de-Port dans un hôtel recommandé par le *Michelin*, ce qui nous a agréablement changé de nos établissements une étoile sur la route. J'étais équipé d'un sac à dos et d'un bâton afin d'avoir l'apparence d'un pèlerin lorsqu'on me filmerait en train de marcher, bien que le contenu du sac ait été léger et que le reste de mes affaires m'ait suivi en voiture.

Le 3 juillet, par une belle matinée, j'ai pris la route sinueuse qui monte au sommet du col, précédé de Bill Megalos avec sa caméra. Plus nous montions, plus la vue était splendide. David avait repéré un couple entre deux âges qui nous rattrapait, et il les a persuadés d'engager la conversation avec moi tandis que nous marchions côte à côte, si bien qu'ils ont dû subir un moment mon français estropié. C'étaient des catholiques fervents, et ils avaient fait tout le chemin à pied depuis Le Puy-en-Velay. Au sommet du col, j'ai rencontré Nico, un artiste des Pays-Bas qui ne se réclamait d'aucune confession et qui avait lui aussi fait tout le chemin à pied depuis Rotterdam. Son but était de se rendre à Saint-Jacques pour fêter son quarantième anniversaire. Les pèlerins modernes du *Camino* ont toutes sortes de motivations : religion, raisons personnelles, culture, détente. Pour certains, c'est un rite de passage aux implications profondes, pour d'autres, ce sont des vacances atypiques.

Sur l'autre versant du col, la route descend vers l'abbaye augustinienne de Roncevaux, un nom qui résonne

d'associations historiques et littéraires – on pense par exemple à Charlemagne et à *La Chanson de Roland*. À l'âge d'or du pèlerinage, elle offrait gratuitement le gîte et le couvert pendant trois jours. Les pèlerins modernes y passent une nuit, à un tarif raisonnable, et même les moins croyants paraissent sensibles à l'atmosphère de spiritualité religieuse du lieu. La plupart assistent à la messe célébrée dans l'église de l'abbaye tous les soirs.

À l'étape suivante, Pampelune, l'ambiance a brusquement changé. C'était le moment des fêtes de saint Firmin, événement de caractère plus païen que chrétien, célèbre pour ses courses de taureaux. Ceux-ci sont lâchés en direction de l'arène dans les rues étroites de la vieille ville et excités par de jeunes gens courant à leurs côtés, avides d'exhiber leur virilité. Le lendemain matin, le journal faisait le compte des coups de cornes et autres blessures. David avait réservé une chambre avec un balcon donnant sur le trajet des taureaux pour filmer le spectacle, de sorte que nous étions bien placés, mais la corrida et les rituels qui y sont associés sont des éléments de la culture espagnole qui me sont complètement étrangers, et je n'en ai tiré aucun plaisir.

Le lendemain, nous sommes repartis en nous arrêtant de temps en temps pour me filmer en train de marcher sur une courte distance avec mon sac à dos et mon bâton, parfois dans la mauvaise direction si la lumière était meilleure pour tourner. Le *Camino* passe par deux villes historiques, Burgos et León, chacune pouvant se vanter de posséder une cathédrale gothique exceptionnelle. Entre les deux s'étend la Meseta, un haut-plateau désert, qui doit éprouver aussi bien le moral que l'endurance du pèlerin

solitaire qui la traverse à pied ou même à vélo. Ce dernier mode de transport fait de plus en plus d'adeptes et les marcheurs les méprisent quelque peu. Plus nous avançons, plus nous dépassons de pèlerins, seuls, par deux ou en groupe, à pied ou à vélo. Tout le long du trajet, on trouve des auberges appelées des *refugios* où il est de tradition d'offrir gratuitement le gîte pour la nuit à ceux qui font le pèlerinage. Le standing varie de la grange au sol en terre battue sur lequel les voyageurs étendent leur sac de couchage, à d'anciens bâtiments rénovés offrant un certain confort moderne avec des douches et des lits dignes de ce nom. David avait effectué une réservation pour nous dans un de ces derniers, un établissement efficacement dirigé par un couple d'Anglais bénévoles. Il y avait un dortoir mixte spacieux au premier étage avec des rangées de lits superposés occupés pour la plupart cette nuit-là par un groupe de jeunes catholiques. Ils passaient manifestement du bon temps, mais ils se sont très sagement préparés pour la nuit. Comme prévu, l'équipe m'a réveillé à 6 heures du matin et, pour la caméra, j'ai dû feindre la surprise et la consternation de devoir me lever aussi tôt.

Vers la moitié du tournage, une interruption d'une semaine était prévue pour certains des membres de l'équipe, dont moi, afin de nous permettre de retrouver nos familles et d'expédier les affaires courantes. Dans les jours qui ont précédé, les deux assistantes de production, Kate Johnson et Linda Flanigan, appuyées par Bill Megalos, m'ont demandé de bien vouloir les aider à jouer un tour à David. C'était un producteur merveilleusement efficace, mais, comme la plupart des perfectionnistes, quelque peu autoritaire, et ils voulaient le remettre à sa place. Je devais

prétendre, dans un message que j'enverrais d'Angleterre, que je ne pourrais pas revenir en Espagne comme prévu, en raison d'un empêchement d'une durée indéterminée, information que je devais communiquer juste avant la date où nous étions censés reprendre. Si c'était vraiment le cas, ce serait une catastrophe pour le film, aussi étais-je réticent à donner mon accord, mais ils ont fini par me persuader. Après tout, disaient-ils, la mystification ne causerait à David qu'un tout petit moment d'angoisse, le temps que j'arrive à l'aéroport de Valladolid où il devait m'attendre, et puis, ont-ils laissé entendre, il n'était pas rare qu'il se mette violemment en colère lors de longs tournages à l'étranger. Une arrière-pensée m'a aussi poussé à accepter. David m'avait fait savoir quelque temps auparavant que l'équipe s'était plainte à lui car je n'arrivais pas à manifester suffisamment d'enthousiasme dans mon rôle de présentateur du film, et il partageait leur opinion. Ils m'en voulaient aussi de ma tendance à prendre un livre au lieu de bavarder avec eux quand il n'y avait pas grand-chose à faire. Je pensais que je pourrais me racheter à leurs yeux en apportant mon concours à la mystification. Je ne me suis pas engagé, mais j'ai dit que j'y réfléchirais quand je serais rentré.

Je n'ai pas mis longtemps à imaginer une histoire. Environ une semaine auparavant, notre convoi automobile s'était fait arrêter sur l'autoroute par la *Policía* pour une infraction au Code de la route. Une déviation imprévue et le fait d'avoir tourné sur la voie d'accès d'un pont, alors que c'était interdit, étaient en cause, et une patrouille de police, qui nous attendait avec des amendes, a interrompu notre trajet. Il nous a semblé que le fait n'était pas